

Vagabondage : Séminaire du 13 novembre 2012 Le Mans

Mon souhait cette année était de me mettre en jachère, comme j'aime à le dire quand il s'agit des grandes vacances annuelles. Mettre en jachère une terre consiste, vous le savez sans doute, à la laisser reposer sans la cultiver pendant quelque temps pour qu'elle continue à être fertile en se ressourçant naturellement. Les quatre années passées à cultiver ma terre je m'en trouvais un tant soit peu fatiguée et j'avais donc envie de me ressourcer. Puis-je dire naturellement ? Bien sûr que non, d'autant plus que mon idée était de relire ou lire tranquillement, en prenant bien mon temps. Lacan en tout premier, vous mettez donc de gros guillemets au tranquillement, car le moins que l'on puisse dire c'est que la lecture de Lacan ne laisse pas tranquille.

Donc mon souhait était de retourner à la source sur laquelle ma pensée, au regard de la psychanalyse, s'est appuyée sans pour autant, la plus part du temps, y comprendre grand-chose. Que je ne sois pas la seule ne m'en console pas pour autant. Mais de commentaires en commentaires, d'interprétations en interprétations,

faits par les uns et les autres, de ce qu'a dit Lacan on finit par oublier ce qu'il a dit et la logique de ses développements mais aussi, prenant pour argent content l'interprétation des autres voire d'un Autre, on s'évite la peine de la sienne, *d'oser son propre savoir*. Mais ne vous y trompez pas je ne crache pas pour autant dans la soupe et sans ces interprétations ce n'est pas sûr du tout voire certain que j'aurai persévéré dans ma lecture, et elles me furent et me sont encore très très précieuses pour certaines. Car il faut d'abord qu'un petit autre ose se poser sachant pour à son tour s'oser sachant, c'est le propre de l'humain. Mais la condition pour s'oser sachant c'est que ce petit autre ne se prenne pas pour le grand Autre même si c'est la stature qu'on peut lui donner au départ. J'ai donc commencé à mettre en œuvre mon projet, qui sans doute sera ralenti par mes interventions dans ce séminaire qui prennent pas mal de mon temps. Mais est-ce si sûr ? Car chacun a sans doute pu expérimenter à son propre compte que moins on en fait moins on en fait, pour finir par ne plus rien faire du tout. Quoiqu'il en soit je peux vous dire que cela vaut la peine de

prendre le temps de retourner régulièrement à la source. Ah !, me suis-je dit, en relisant quelques uns des derniers séminaires, en particulier, si j'avais retenu ça lors de mes lectures précédentes, j'aurais un peu moins pataugé dans la semoule et dit quelques conneries en moins . Mais c'est là le problème c'est qu'il faut aussi prendre le risque de patauger dans la semoule, et tenter de cerner où est la question et oser une réponse pour qu'une lecture l'éclaire voire la rende caduque, sinon on zappe ou on se contente d'un enseignement qui prend alors des allures universitaires. Avec celui de Lacan difficile de donner dans ce registre à le lire soi même.

Donc faisant part à Emmanuel de mon souhait de ne pas intervenir cette année dans ce séminaire il m'a fait part, quant à lui, de son désaccord .L' argument déterminant, parmi ceux qu'il m'a avancés, pour qu'aujourd'hui je reprenne la parole, est celui qui met en jeu le devoir que nous avons envers vous qui depuis quatre ans, pour certains, écoutent nos élucubrations .Vous nous avez permis de mettre à l' épreuve d' un dire nos questions et d' élaborer autour d' elles et vous vous êtes mis au travail avec nous. On n'a pas le droit de laisser tomber m'a-t-il dit. Je suis d' accord avec lui .Et sa belle énergie en ce début de saison m'a contaminé et je l'en remercie. Ayant en quelque sorte réalisé mon souhait en en rêvant je me suis remise au travail avec plaisir. C'est donc à deux que nous avons commencé, officiellement au Mans l'an dernier, mais bien avant vous le savez sans doute, c'est à deux que nous continuons. Et nous avons repris de plus belle nos tchatches psychanalytiques et il faut dire que le travail qu'Emmanuel nous a présenté la dernière fois a eu de quoi richement les alimentés. Et je vais donc aujourd'hui poursuivre dans ses pas pour en extraire quelques questions et tenter d'en donner un éclairage à la lumière de ma petite lanterne.

Parmi les remarques que m'a faites Emmanuel lors de nos récentes discussions, à partir de son texte de la dernière fois, il y en a une qui m'a frappé, d'autant plus que je n'en avais pas particulièrement conscience et sur laquelle je m'arrêterai une autre fois. Il m'a dit « *oui mais là tu te situes du côté de la mère alors que moi je suis ici en train de parler de ce qui se passe du côté de l'enfant* ». Ce qui en l'occasion était très juste et mon vagabondage de la mère à l'enfant et de l'enfant à la mère peut avoir un côté dérangeant. Mais peut-on dissocier l'un de l'autre. Bien sûr que non et ce n' est pas non plus ce

que fait Emmanuel puisqu' avec beaucoup de justesse, il a situé la dernière fois la mère comme étant ce petit autre qui consent à occuper la place de grand Autre pour un humain naissant , dont je pose l' hypothèse sans l' avoir vérifié auprès de lui qu' en disant mère c' est d' une femme dont il parle . Sans cet axiome de départ pour les sujets du langage que nous sommes rien ne serait plus compréhensible. Mais la question que soulève la psychanalyse au regard de ce que Lacan appelle la sexuaton est de savoir si être une femme relève du sexe biologique ? La réponse, vous la connaissez sans doute, est non. J' y reviendrai par quelques voies par la suite. Je relève d' autant plus volontiers cette assertion d' Emmanuel, que je pense n' avoir jamais entendu les choses dites de la sorte et que je trouve la formule remarquable. Depuis longtemps j' insiste, quant à moi, sur cette idée d' occuper une place , qui me semble fondamentale, telle que cette place met en position celui qui l' occupe de remplir une fonction, de n' être qu' un agent au service de l' Autre et non pas d' être l' Autre . Mais il faut d' abord que la place soit vide pour pouvoir être occupée , sinon le roi mort il n' y aurait jamais plus de roi , pour prendre cette exemple . Cela signerait alors une réelle identification entre la fonction occupée et l' être du sujet qui la remplit et la mort du sujet aurait comme conséquence , dans le même mouvement, que la fonction disparaîtrait avec lui sinon il faudrait que celui-ci soit immortel , ce qui à priori n' est pas le propre de l' humain bien qu' aucun humain n' ait jamais pu le vérifier à son propre compte s' il peut le vérifier pour un autre , sinon à croire aux revenants ou à la réincarnation .

Donc *la toute nécessité humaine* est que la fonction , qui concerne donc ici une femme , dite mère , soit maintenue à défaut de l' existence de l' Autre qui laisse la place vide, cette fonction est nécessaire à tout humain mais ne signe donc pas pour autant que l' Autre en tant que tel existe. Je paraphrase ici Lacan. Ceux qui sont un peu au parfum y reconnaîtront cette formule avancée dans le sinthome leçon du 16 mars 1976, version Ornicar 9, du 7 avril 1977 et dont j' ai déjà fait état plusieurs fois dans ce séminaire :

« *Elle dit (cette écriture A barré ou non A) qu' il n' y a pas d' Autre qui répondrait comme partenaire- la toute nécessité de l' espèce humaine étant qu' il y ait un Autre de l' Autre. C' est celui-là qu' on appelle*

généralement Dieu, mais dont l'analyse dévoile que c'est tout simplement La femme. »

Il y a plusieurs versions que l'on trouve sur différents sites sur internet, celle qui apparaît dans l'édition du Seuil (mars 2007) met *était* et non *étant* qui figure sur celle que j'ai en papier d'Ornicar, les deux transcriptions sont faites par Jacques Alain Miller. J'ai retenu le *étant*. Les autres transcriptions mettent aussi *étant*. Le *était* suppose que la nécessité soit révolue, le *étant* non. Comme par ailleurs cette transcription qui figure dans Ornicar a été faite Lacan vivant, on peut penser que sans doute il l'a lue.

La femme nous dit Lacan c'est celle qui détient la vérité et il pose par ailleurs l'équivalence entre La femme et la vérité. Pour enfoncer le clou on peut dire qu'elle détient la vraie vérité ou encore que de la vérité elle sait tout et si elle parle tout ce qu'elle dit est vrai. D'où lui vient son savoir de la vérité c'est une autre paire de manches, mais il est donc nécessaire à tout humain pour avoir un point d'encrage dans l'existence un tant soit peu solide qu'il croit que cet Autre existe et pour y croire il faut que la place laissée vide par cet Autre de l'Autre soit occupée. C'est donc la mère qui l'occupe à l'orée de l'existence d'un sujet, une femme qui consent à l'occuper. Mais c'est là où la formulation d'Emmanuel est remarquable c'est que cette femme n'est en fait qu'un petit autre, c'est à dire qu'elle est semblable à tous les autres humains, elle n'est pas Dieu et si elle consent à occuper cette place, cette fonction, il est quand même préférable qu'elle ne s'identifie pas réellement à sa fonction, qu'elle ne se prenne pas pour La femme. Mais ce qui fait la différence avec la fonction de roi évoquée plus haut c'est que si un sujet peut dire après la mort de son roi, numéro un tel, « le roi est mort vive le roi », un roi vivant portant le numéro suivant venant remplacer le roi mort, il ne peut pas dire « ma mère est morte vive ma mère », une seule femme, distinguée parmi toutes les autres femmes, occupe cette place et en fait donc un petit autre particulier, une femme particulière, qui ne peut pas être, pour un sujet donné, affublé d'aucun numéro, morte elle est irremplaçable et laisse la place qu'elle occupe vide, et c'est en désespoir de cause que l'homme y met Dieu. Et il serait de bon ton, à ce Dieu là, de lui enlever la barbe et tous les attributs qui vont avec.

Mais reprenons, car la confusion peut s'installer en lien avec le signifiant mère qui a plusieurs sens et qui le plus souvent désigne une

seule femme mais à des places qui ne sont pas les mêmes et c' est la difficulté car de places il y en a trois (R,S,I) . Avant disons que le signifiant mère, au moins scientifiquement parlant, désigne la femme qui a porté l'enfant dans son ventre, on va la laisser un peu de côté pour l' instant même si elle fait toujours retour dans l'histoire du sujet d'une façon ou d' une autre. De cette femme particulière , dites mère , mise en une place donnée on peut dire, comme pour le roi ,« ma mère est morte vive ma mère » je la rangerai celle-ci , pour tenter d' éclairer un peu les choses ,sous le signifiant générique d' éducatrice qui dans cette position doit se référer au NDP pour être crédible et respectable , ce qui dans ce registre lui fait perdre sa place d'irremplaçable , une autre se référant aux mêmes valeurs mises en fonction par le NDP pouvant la remplacer et ici on peut dire que le féminin n' est pas de rigueur , un homme comme une femme peut tenir cette place. Elle est celle-ci au service de l'Autre. Sans cette référence au NDP elle prend des allures de tyran et ses exigences allure de caprices non justifiables auxquels le sujet va se plier ou non. Ce n'est pas celle qui est concernée quand on se situe dans le registre de l'Autre de l'Autre, même si c'est de la même femme dont il peut s'agir.

Dans le registre de l'Autre de l'Autre il y a une première place à laquelle est mise cette femme qui fait qu'on ne peut pas dire d'elle, « ma mère est morte vive ma mère » elle est à cette place irremplaçable quand elle meurt (I), elle n'est pas celle-ci référencée au NDP. Il y a une deuxième place dont je dirai qu'elle concerne l'immortalité de cette femme tant que le sujet vit (R), Je vous en ai entretenu, d'une certaine façon, l'an dernier quand j'ai introduit la jouissance féminine mise en jeu dans la maternité, du côté mère donc, l'immortalité en jeu ici est vu du côté enfant. Je laisse en suspend pour l' instant la troisième place.

La première place concerne donc une femme , vue par l' enfant ,qui de la vérité sait tout , celle dont les paroles sont « paroles d' évangile » , celle dont le savoir est posé comme équivalent à la vérité , elle renvoie à la sorcière bien aimée dont j' ai fait état l' an dernier , et aussi , me semble-t-il, à ce que Pierre Bruno a appelé *la maman de l' amour* .Je garderai cette formulation de Pierre Bruno d'autant plus volontiers, que les choses dites de la sorte cela donne à

cette formulation, me semble –t-il, valeur de concept mais qui reste à fonder en raison. Ce à quoi je vais tenter de m'employer un peu ce soir. Elle est celle que le petit enfant adoptera, parce que petit enfant il a été adopté par elle, tel qu'il se présentait dans son monde, c'est-à-dire non conforme à l'objet de son fantasme. Cette non-conformité dérange le monde fantasmatique de la mère et il faut mieux qu'il le dérange mais pas trop quand même c'est aussi une condition pour faire partie de son monde à elle, ce que le sujet, devenu parlant, tentera de faire en construisant son propre fantasme en interprétant ses dires, disons le tout de suite, en vain. On pourrait dire, dans ce registre, que l'enfant ne fait pas partie du monde de la mère mais en l'adoptant elle lui permet d'avoir une place dans le monde qui sera la sienne. J'ajouterai pour bien marquer la différence avec ce qui va se passer par la suite, que cette adoption réciproque met en jeu un amour inconditionnelle. L'amour ici ne pose aucune condition préalable dans sa réciprocité. Il se situe du côté de la mère dans l'accueil inconditionnel qu'elle fait d'un nouveau vivant radicalement différent de tout les autres et donc d'elle-même, ce qui permet à l'enfant de s'accueillir lui-même dans cette différence et d'accueillir sa mère sans risque de disparaître dans une mêmeté qui l'engloutirait, le ferait disparaître, comme nouveau vivant unique, de l'adopter comme une, différente de lui. Sinon vont défiler tous les symptômes de la toute petite enfance pour s'opposer à cette disparition qui le ferait n'être plus rien. Être rien, c'est n'être pas un vivant en plus qui a sa place dans le monde, +1, un qui compte. Être rien c'est compté pour 0, compté pour rien, comptage propre au mélancolique qui dans le royaume des vivants n'a pas de place, il ne compte pas, il n'est pas comptabilisable comme vivant sinon à s'imposer comme tel dans un dérangement où on ne peut pas l'oublier, dans une position alors maniaque, sans symptômes. L'autre possibilité sera aussi de se compter comme n'ayant existé qu'avant de naître, comme -1, qui fait compter dans la foulée comme moins une la maman de l'amour, comptage particulier propre à la paranoïa me semble-t-il. Ce qui ici revient à dire que le sujet se compte alors comme n'existant que dans le royaume des morts mais pas dans celui des vivants, c'est là qu'il a une place, il n'est comptabilisable que dans la liste des morts d'avant sa naissance et non celle des vivants d'après sa naissance. (Je vous renvoie à Rousseau, Schreber). Par ailleurs, il me semble, que du côté

de la schizophrénie le sujet ne s'inclut pas dans la logique même du comptage. Donc des symptôme il en aura l' enfant , quand même, car bien sûr le fantasme de la mère est là aussi, c' est de là qu' elle parle de lui, mais c' est dans cet espace où la mère s'absente de son fantasme pour accueillir un nouveau vivant que je situerai dans un premier temps la maman de l'amour ceci côté mère ,celle qui l'adopte sans condition, et du côté enfant celle qui sera adoptée sans condition par lui qui met donc en scène un amour sans garanti entre de deux vivants qui ne sont pas les mêmes . Or cette maman de l'amour qu'incarne cette femme, parle et l'on peut dire que dans un deuxième temps l'enfant croira tout ce qu'elle dit, sans garanti.

Cette *une femme* donc a consenti, pour l'enfant à occuper cette place d'Autre de l'Autre, de Dieu, La femme dixit Lacan dans *le sinthome* mais ce n'est la seule place qu'il a donné à Dieu, mais c'est ici la place du vrai Dieu. Je vous ai déjà raconté des choses similaires en vous parlant du Dieu de l'Islam .Donc, pour le dire au plus juste, si de la mère éducatrice on peut dire *ma mère est morte vive ma mère*, de la maman de l'amour on ne peut pas dire *Maman est morte vive maman*, car de maman on n'en a qu'une et qu'à celle là ne peut se substituer aucune autre. Or de cette place de maman de l' amour , la femme qui occupe dans l' imaginaire de l' enfant la place de La femme, place d' Autre de l' Autre sachant tout ,tout de la vérité , elle chutera , ce qui fera virer son amour ,pour cette femme qui ne tient pas ses promesses , en haine . Cette chute est équivalente à sa mort, ce qui pour un tout petit enfant est du registre de l'impensable, sans pour autant que celle dite mère, de façon générique, meurt, on s'en doute. Ce qui meurt là c'est la mère imaginaire celle dont on pourrait dire que la perfection est absolue. Ce qui relève de l' impossible c' est à dire qui est Réel ,d'autant plus que qui peut dire ce que c' est qu'être absolument parfait sinon à rallonger la liste indéfiniment (cf. les 99 nom du Dieu de l' Islam qui énumère en fait ses qualités et où il manque un , manque qui vient symboliser l'impossible de l' énumération) . Que Dieu seul, s'il existe, soit parfait c'est ce qu'on dit et c'est sans doute pour cela que la maman de l'amour morte on peut y mettre Dieu à sa place, tentative pour la garder vivante toujours et faire avec celle qui est la notre et qui n'est pas parfaite et dont on pourra penser, quand même, qu'elle met quelques conditions pour

continuer à nous aimer ,quand elle changera de casquette et réciproquement. Il y a là un recouvrement de l'imaginaire par le Réel. Si elle ne peut pas chuter de cette place où elle incarnerait réellement la perfection absolue, toute identification à sa mère mène le sujet dans une impasse soit il est dans un état d' impuissance totale ne pouvant être parfait comme elle soit dans un état de toute puissance quand il s' imagine tel, comme elle. (Variations maniaco-dépressives). Mais par ailleurs il est dans une autre impasse si cette place n'est pas occupée et que de maman de l'amour le sujet n'en a pas eu de vivante (cf. par exemple Jean-Jacques Rousseau dont je vous ai parlé l'an dernier, mais aussi Schreber). Elle chutera donc aux yeux de l'enfant de cette place, une première fois quand elle ne répondra pas à toutes ses demandes en s'absentant mais là sur un mode qui n'est pas celui mis en œuvre dans son accueil mais à l' inverse dans sa mise à l' écart, quand elle lui signifiera qu'elle a autre chose à faire que de s'occuper de sa petite personne, devenant frustrante .Elle lui signifiera que son désir est ailleurs ,faut-il encore qu'il puisse identifier où. C'est là qu'elle deviendra mère symbolique, l'enfant pouvant alors la faire apparaître et disparaître à son gré, en la représentant par un objet (jeu de la bobine) .Ceci suppose une autre symbolisation plus primitive qui lui permet ce jeu où il pourrait dire ,s'il parlait correctement , la bobine représente maman, c' est à dire que ce signifiant est déjà là pour la dire sinon il n' y aurait pas de jeu possible . Elle chutera dans un deuxième temps quand elle lui apparaîtra ne sachant pas tout, pas toute la vérité ou, ce qui revient au même, quand ce qu'elle énonce comme vérité s'avère faux ou pour le dire encore autrement si aucun savoir objectivable ne répond de ce qu'elle énonce quand elle parle, castrée donc .Aux « pourquoi » de l' enfant qui tombent alors en rafale elle n' a pas de réponse, elle ne sait pas , sinon à lui dire qu'il saura tout ça plus tard ,quand il sera grand ou d' arrêter de poser des questions, pouvant alors lui laisser penser que le savoir elle l' a mais se le garde .Or castrée elle l' est comme être parlant puisque c'est la loi pour tous et que La femme elle ne l'est pas si ce n'est dans l'imaginaire de l'enfant qui lui a attribué toutes les perfections et qui l'a nommée *maman* à cette place .Première symbolisation que cette nomination qui ici concerne donc cette Autre primordiale , Autre sachant tout , la mère imaginaire , la maman de l' amour .Mais si elle chute de cette place lui restera son nom et les liens que le sujet aura

avec cette femme particulière (*pondeuse particulière*) porteront la trace indélébile de cette place qu'elle a occupée pour lui qui, quoiqu'il en soit, la fera rester unique dans son imaginaire et dans le symbolique, alors que réellement elle n'a jamais existé.

Avec la nostalgie d'un paradis perdu, ne restera de Réel que la trace laissée par la maman de l'amour qui l'a accueilli. Trace sculptée, creusée, dans le vif de la chair du sujet. C'est là où quelque chose de l'immortalité de La femme s'inscrit tant que le sujet vit par les voies d'une femme particulière qui l'a aimé d'une façon inconditionnel. C'est-à-dire, j'insiste, même si elle n'a pas le savoir qui pourrait en dire tout, dire tout de son être, voire qui, ce savoir, ne l'a pas du tout. (A barré ou non A plutôt ici). Si elle l'avait cela ferait alors l'enfant conforme à l'objet qui cause son désir à elle, son réel objet a qui la comblerait entièrement, privant de la sorte le sujet d'existence. Cette absence de savoir sur l'être du vivant qu'elle accueille la laisse donc aussi muette du moins dans le registre d'un dire qui ferait sens. Si elle parle ce qu'elle dit ici n'a aucun sens et ne concerne aucun objet existant auquel elle identifierait réellement l'enfant (*chimère*). Quand une maman dit à son petit enfant ,mon petit lapin, mon petit chat ou toutes autres choses du genre, elle ne l'identifie pas ni à un petit lapin ni à un petit chat. Ce ne sont que des significations, propres aux mots d'amour et à la poésie mais dites avec sa voix et portées par son regard qu'ici elle prête à l'Autre de l'Autre qui n'existe pas. Cette femme, en cette position, en retour le sujet l'aime d'une façon inconditionnelle et cela lui permet de s'aimer lui même d'une façon inconditionnelle. C'est dans l'espace de ce silence, où le sujet lui supposera par la suite du savoir qu'en fait elle n'a pas, que se fonde le s'aimer lui-même de façon inconditionnel du sujet. Narcissisme sans doute mais narcissisme fondamental qui le maintient, comme sujet, réellement en vie, j'ajouterai envers et contre tout .Ce n'est pas ici le narcissisme lié à son image mise en place au stade du miroir. Pas étranger, me semble-t-il, tout ceci au moi réel freudien, revisité de façon remarquable à la lumière des avancés de Lacan par Pierre Bruno et Marie-Jean Sauret dans le séminaire *ego et moi*, dont Emmanuel a fait état dans son intervention et auquel cette intervention doit beaucoup ,comme elle doit beaucoup à l'intervention de la dernière fois d'Emmanuel. Mais ce que j'avance ici à petit pas c'est que ceci n'est possible que si au commencement est en jeu la

jouissance féminine de la mère dans son lien à la maternité, celle où elle fait silence même si elle parle, amoureusement. Dans ce registre elle parle pour ne rien dire, car ce qu'elle voudrait dire la dépasse, il n'y a pas de vrais mots pour le dire et si elle utilise ceux que met à sa disposition le langage c'est en les vidant de leur sens qu'elle s'en sert alors que le poète les détourne de leur signification usuelle pour faire naître avec eux un sens nouveau, c'est ce qui fait la différence. Différence dont pourra se saisir le sujet. Devenant alors poète il se servira d'une de ces significations vides de sens de sa mère pour lui en donner un qui lui est propre, pour dire son être de jouissance.

En effet la difficulté de la démonstration, à laquelle je m'attelle, c'est que le Réel de la trace que la maman de l'amour a laissé dans le vif de la chair du sujet c'est de la jouissance, je dirai à l'état pur, réellement phallique, de la libido réelle, en acte. Elle est inarticulable dans le fantasme du sujet puisque là on a affaire, quand elle se met en place, à un sujet qui ne pense pas, pour penser il faut être sujet du langage, à entendre ici comme être passé d'être parlé à être parlant. C'est du vivant jouissant impensable. Le sujet ne pourra commencer à penser la jouissance qu'à partir de son image qui lui donne un corps. Cette jouissance là ne s'articule à aucun savoir « imageable ». Pour le sujet elle met en jeu du savoir réel dans sa chair et non dans son corps encore inexistant comme tel pour le tout petit enfant.

Alors réveillée cette jouissance pour le sujet devenu grand c'est être confronté pour lui d'une part à la perte de cette maman de l'amour car de son passage dans la vie du sujet il ne reste réellement plus que ça mais c'est aussi, d'autre part, être confronté à des hypothétiques retrouvailles avec cette maman là. Et c'est toute l'ambivalence de la position subjective. Si ces retrouvailles le sujet les appellent de tous ses vœux, il prie aussi le ciel, si vous m'autorisez l'expression, qu'elles n'aient jamais lieu car alors du rapport sexuel il pourrait bien être question.

Or, je vous cite ici Lacan, « *le rapport sexuel, il n'y en a pas...il n'y en a pas sauf incestueux ou (et ?) meurtrier. Le mythe d'Oedipe désigne ceci, que la seule personne avec laquelle on ait envie de coucher c'est sa mère et que pour le père on le tue. C'est même d'autant plus probable qu'on ne sait pas qu'ils sont votre père et votre mère* » (L'insu 15 mars 1977). Le *ou* dans la transcription, que l'on

retrouve dans toutes, m'a toujours questionné car pour avoir accès à la mère il faut d'abord tuer l'homme de la mère qui est père de l'enfant, meurtre dont à la limite il pourrait se dispenser, pour le pire, si d'homme la mère n'a pas mais qui de ce fait prive le sujet de père. Donc il faut choisir pour coucher avec la mère il faut avant tuer le père ou ne pas avoir de père. Mais autre possibilité pour qu'il n'y ait pas inceste mais qu'il y ait rapport sexuel ce serait tout simplement de n'avoir pas de maman, d'être un jour tombé du ciel sans être passé par le ventre d'une femme et n'avoir été adopté par aucune. Mythe de la cigogne que de façon remarquable l'on retrouve ,évoqué chez Schreber, alors qu'il ne délire pas, dans le poème qu'il écrit à l'occasion du 80ième anniversaire de sa mère qui le met alors en position de n'avoir pas de maman terrestre vivante, pas une qu'il peut incarner à cette place d'Autre de l'Autre .Autre possibilité c'est de tuer la mère, comme ça on est sûre de ne pas coucher avec elle voire pour un homme de réellement se la couper .Je vous évoque ici des choix psychotiques .Le névrosé passera lui par un autre choix celui de la castration symbolique, contre laquelle il regimbe avec une grande énergie, mais qui lui conserve, bon an mal an, un père et une mère. Alors ce qui se profile à l'orée des retrouvailles avec cette jouissance première c'est l'impossibilité du rapport sexuel puisque la maman de l'amour est morte et que finalement c'est la seule *vraie femme* qui intéresse le sujet, la seule qu'il aime vraiment. Alors tout mais pas ça ! Tout plutôt que d'être confronté à cette perte que l'émergence de cette jouissance réveille et où cette perte laisse le sujet dans la détresse. Il y a là du donnant donnant en quelque sorte, renoncer à cette jouissance de vivant pour ne pas être confronté à la détresse dont le sujet suppose quelle serait la conséquence de la perte de cette maman là et qui d'être perdue laisserait le sujet seul au monde .Or d'origine, de structure, le sujet est réellement seul au monde puisque La femme n'existe pas. De ce côté-là c'est aussi une chimère que de la faire exister. Et c'est là où elle n'a jamais existé comme étant réellement La femme qu'on met Dieu, Dieu comme étant La femme Réelle qui est donc en final cet Autre de l'Autre qui ,d'être Réel, a un savoir radicalement impossible à savoir et qui est radicalement innommable. Muette depuis la nuit des temps, personne ne peut dire à sa place ce qu'on vient faire réellement sur cette terre, quel est le vrai sens de notre existence et c'est pour donner un semblant de sens à celle-ci

que l'on va se construire un fantasme pour pouvoir s'inscrire dans une histoire voire construire un délire quand l'inscription dans une histoire s'avère impossible, quand on ne peut être nul personnage d'une histoire. Au mieux la seule chose que peut faire le sujet c'est de substituer à La femme Réelle, un Autre imaginaire, la mère imaginaire et celle-ci la symboliser en le nommant maman ou par tout autre nom équivalent à celui-ci pour un enfant, ce qui revient à la faire mourir, à la faire disparaître sous ce signifiant .Il ne peut le faire qu' à partir de la trace Réelle qu'elle a laissé dans le vif de sa chair et qui en fait sur ce versant un vivant jouissant , qui n'a de compte à rendre à personne, qui n' a pas ou plus à justifier de son existence ,vivant jouissant auquel il s'identifie . Nouage ici qui ne passe donc pas par le NDP et qui n'est pas un choix névrotique puisque celui-ci passe par le père qui permet au sujet de s'inscrire dans une histoire et de donner un semblant de sens à son existence. Nouage qui, me semble-t- il, met en jeu ce que Lacan appellera le sinthome ce qui le différencie du symptôme freudien qui lui se réfère au père mais ,symptôme, qui a son assise première sur le sinthome. Pour qu'un symptôme soit interprétable il doit se référer au père, tous ceux qui apparaissent avant son entrée en scène sont ininterprétables sinon qu'ils sont un dire que non au être rien que j'évoquai tout à l'heure, c'est ce qui pose problème en particulier dans la psychose. Pour ceux-ci le mieux que l'on peut faire si la situation s'y prête c'est de prendre en analyse la mère quand il s'agit d'un tout petit enfant .Ce dont il m'est arrivé d'en discuter rapidement et disons un peu à la sauvette avec Yann Diener lors du dernier Midi Minuit où son livre « On agite un enfant » était à la question et qui faisait part de ce qui s'imposait pour lui comme conclusion dans certain cas de prise en charge d'enfant ,avec bien sûr tout les « oui mais ... » que cela ouvrent .

Nous sommes donc pour l' instant dans le registre de l'Autre de l'Autre et non dans celui de l'Autre, le deuxième qui relève lui de l'inconscient, celui dont on peut dire qu'il nous fait la loi à notre insu .De celui-ci Lacan dit et redit qu'il est structuré comme un langage, non pas pour faire beau ,comme le disent les enfants ,mais parce que c'est ce qu'une analyse démontre jusqu' à plus soif. Mais pour que cet Autre qu'est notre inconscient puisse se construire à la mode du langage, il faut aussi quelqu'un qui consente à occuper cette place d' Autre du langage, un petit autre qui en donne en quelque sorte le

modèle et que celui-ci on puisse y croire pour le prendre en modèle . Cela met en jeu l' amour de la mère et son désir pour un homme , c'est celui là qui pourra être un père qu'il soit le géniteur ou non de l' enfant . Cela suppose qu'il ne soit pas inconsistant voire *radicalement inconsistant* ou à l'inverse qu'il se veuille tellement consistant à cette place que son imposture très vite se dévoilera et laissera le sujet dans une impasse . Dans cette position l'imposture de ce petit autre consiste donc à se prendre réellement pour l'Autre du langage, celui qui fait réellement la Loi, de même qu'il y a imposture si une femme se prend réellement pour La femme mais ce n'est pas la même. Dans un cas il y a forclusion du Nom du Père , qui est nomination de l' Autre symbolique dont un père occupe la place dans le réel et dans l'autre du nom de La femme , dont une mère occupe la place dans l' imaginaire et il me semble que dans la psychose l' une ne va pas sans l' autre même si cela se joue de manière différente d'une psychose à l' autre . Double forclusion donc. Peut-être faudra –t-il en rajouter une troisième qui rendrait compte elle de la schizophrénie, qui est celle qui relève de la nomination du Réel, disons juste pour l'instant qu'au signifiant maman répond un nom donné par elle ou plutôt extrait par l'enfant de ses dits quand elle parle, amoureusement, au nouveau vivant qu'il est pour elle. Ce serait ce nom, son nom de sinthome celui où il se ferait le poète que j'évoquais tout à l'heure.

Donc ce qui fait difficulté dans l'énonciation c'est que quand on parle de l'Autre du quel parle-t-on. Et quel rapport l'un a –t-il avec l'autre ? Et puisque j'ai parlé de barbe tout à l'heure c'est au moment où la mère apparaît comme castrée à l'enfant qu'un Dieu à barbe, du moins celui de l'imagerie chrétienne, doit faire son entrée en scène par les voies de l'homme de la mère, père de l'enfant . L'axiome de départ, celle que nous impose l'Autre du langage pour qu'on puisse se comprendre un minimum c'est que le père soit un homme.

Je ne vais pas aller plus loin ce soir et vais me saisir du signifiant *assise* où je vous disais précédemment que le symptôme a pour assise le sinthome.

Ce signifiant assise, je peux vous dire que ce n'est pas un hasard qu'il soit tombé de ma plume, même si je n'ai pas été le chercher exprès mais parce que c'est celui qui me semblait convenir, je vais donc laisser pour une autre fois la suite de ce que j'avais préparé pour aujourd'hui pour vous parler un peu de ce qui me mobilise

aujourd'hui et qui a un rapport direct avec ce que je viens de vous raconter . Ce qui me mobilise aujourd'hui ce sont la tenue des prochaines assises de l'apjl qui se tiendront à Paris le 2 et 3 février 2013 où avec 8 autres membres de l'association je me suis engagée à en assurer l'organisation. Ces assises sont les deuxièmes, sur le même thème que les premières : *Le savoir du psychanalyste*. A partir de ce thème princeps nous avons découpé les 2 jours autour de trois axes de réflexion : *la logique collective, de la jouissance à l'inconscient et les fins de cure*. Si avec Emmanuel nous avons ouvert l'an dernier ce séminaire, que nous avons intitulé *la jouissance en question*, c'est parce que cette question de la jouissance nous avions envie de l'élucider à notre propre compte à partir de ce qui se baratait comme idées lors du choix du titre à donner au deuxième axe au sein de l'apjl mais aussi avec ce que nous mêmes nous barations comme idées sur la question. Notre contribution indirecte, en somme, à leur préparation.

Ce que je vous ai raconté aujourd'hui quel lien cela peut-il avoir avec *le savoir du psychanalyste* et les trois axes que nous avons choisis pour en parler ? Je dirai que cela en constitue justement l'assise. Ce que j'ai tenté aujourd'hui de vous introduire c'est l'assise première sur laquelle repose la vie du sujet, son réel. Sujet qui n'a pas encore d'inconscient, celui qui sera structuré comme un langage, avec lequel il se fera sujet d'un savoir qui sera de son invention avec lequel il se raconte son histoire, ça on peut dire que l'analyste le sait même si n'étant pas voyant il ne sait pas l'histoire que l'analysant va lui raconter, ce qu'il sait c'est que c'est une histoire. Et le devoir d'un analyste est quand même, autant faire qu'il peut, de ne pas faire écrire quelques volumes de plus à l'analysant. Cette assise première le sujet doit l'avoir pour avoir une chance de s'écrire une histoire mais pour cela il doit consentir à être sujet du langage et il lui faut Un père pour ce faire. Elle constitue, cette assise première, le réel de son inconscient. Et ça on peut dire que l'analyste n'en saura jamais rien, ayant expérimenté pour lui-même, s'il a mené son analyse à son terme, que ce sur quoi se fonde le savoir qu'il a inventé c'est du savoir impossible à savoir, que comme savoir il n'existe pas. Mais de cette assise première la maman de l'amour doit en être le pivot sans elle c'est du sable mouvant dans lequel le sujet s'enlise. Sinon de faire, à la mode jungienne, de ce réel, qui est propre à chacun, les bases d'un inconscient collectif ,ce qui revient à dire qu'on aurait une maman de

l'amour qui serait pour tous la même où le mysticisme et une certaine idée de Dieu seraient alors convoqués, ce qui serait une fin de cure assez particulière. C'est un premier point. Deuxième point, le paradoxe c'est que cet inconscient que le sujet va s'écrire, celui qui lui permet disons de fonctionner à peu près normalement dans le social c'est aussi celui qui lui empêche, je vais le dire avec les mots usuels, de vivre sa vie. C'est de cette souffrance lié à cet inconscient dont l'analyse aura à le soulager celle qui est fondée, pour le dire rapidement, sur la croyance au NDP, via un Dieu qui n'est pas lui celui des mystiques. Ne plus croire au NDP n'empêchera pas heureusement le sujet de pouvoir continuer à s'en servir, il s'en servira même mieux à l'occasion. Mais, soit dit en passant, tellement mieux parfois qu'on pourrait penser qu'il se remet à y croire soit en remettant un Autre à cette place soit en mettant sa propre personne à cette place auxquels les petits autres sont priés de croire et de faire allégeance, faisant de la sorte de la psychanalyse un usage canaille. La question et elle insiste dans la communauté analytique est de savoir si une analyse s'arrête là. La réponse que je soutiens est non. Alors où mène une analyse menée à son terme ? Où est le plus loin qu'elle peut mener le sujet analysant ? Elle le mène, du moins c'est mon idée, à la rencontre du vivant jouissant qu'il est, celui dont j'ai dit qu'il n'a de compte à ne rendre à personne. Plus loin on ne voit pas comment ce serait possible. Mais alors comment va-t-il se réinscrire dans la communauté des hommes, c'est là qu'une logique collective est à mettre à l'ordre du jour, elle est à construire, à inventer, afin que le « n'avoir de compte à rendre à personne » que j'ai avancé ne fasse pas pour autant de chacun d'entre nous un électron libre, un vagabond. Inventer un nouveau mode de vivre ensemble qui ne soit pas celui que nous propose aujourd'hui le discours capitaliste ni celui d'un retour du maître. C'est l'enjeu de la psychanalyse dans le monde contemporain. Voilà en quelques mots quelques questions vue à la lueur de ma lanterne et ils en a beaucoup d'autres qui sous-tendent la tenue de ses prochaines assises où les trois axes dégagés sont tous interdépendants. Mais ma lanterne ne donne pas le même éclairage que peut donner celles d'autres et c'est à la rencontre d'autres éclairages donnés par d'autres lanternes qui feront, nous l'espérons, la richesse de ces journées où nous invitons pour y intervenir aussi, des personnes qui ne sont pas de notre association, et toutes personnes qui

le désirent pour venir élaborer avec nous autour des questions ouvertes avec ces trois axes . Ici au Mans nous essayerons dans les temps qui viennent d'organiser une réunion préparatoire à ces prochaines assises, un samedi après midi, ouverte à tout un chacun concerné par la psychanalyse pour , à partir des arguments, en lien avec chacun des axes, élaborés par des membres de l' apjl qui ont pris la charge de les écrire en leur nom mais pas sans les avoir soumises à la lecture et à la correction des autres membres de l' association , vous les présenter et pouvoir en discuter, élaborer ,se poser des questions.